



# SEYDOU KEÏTA

## L'ÉLÉGANCE, MAÎTRESSE DU PORTRAIT

Après les monstres sacrés que sont Richard Avedon, Robert Mapplethorpe, Raymond Depardon ou Lucien Clergue, le Grand Palais dédie pour la première fois une rétrospective à un photographe africain, Seydou Keïta. L'exposition comporte plus de 300 œuvres, parmi lesquelles des tirages d'époque de petit format extrêmement rares, ainsi que de grands clichés plus tardifs dont Seydou Keïta a supervisé le développement. Le photographe bamakois demeure l'un des chroniqueurs les plus importants de la modernisation de la société malienne au tournant de l'Indépendance et, *in fine*, un grand portraitiste du XX<sup>e</sup> siècle.

PAR FRANÇOIS SALMERON

### *Seydou Keïta*

GALERIES NATIONALES DU GRAND PALAIS, PARIS  
DU 31 MARS AU 11 JUILLET 2016

Commissariat : Yves Aupetitallot, en collaboration  
avec Elisabeth Whitelaw, directrice de la Contemporary  
African Art Collection (CAAC) – The Pigozzi Collection

« Quelqu'un qui n'a pas fait sa photo avec Seydou Keïta n'a pas fait de photo ! », tel est l'adage que l'on pouvait entendre au Mali dans les années 1950, lorsque le Tout-Bamako accourait dans le studio du photographe pour se faire « tirer » le portrait. Car si Seydou Keïta n'est reconnu par le marché de l'art qu'à partir de 1993, et goûte au succès international alors qu'il est retraité depuis vingt ans, sa réputation a vite gagné toute l'Afrique de l'Ouest.

### Un photographe autodidacte

Né en 1921 à Bamako, Seydou Keïta est issu d'une famille illustre – qui serait à l'origine de la fondation de l'empire du Mali au XIII<sup>e</sup> siècle et de sa capitale au XVII<sup>e</sup>. Tandis que sa ville natale se modernise sous l'impulsion de la colonisation française et du gouverneur Henri Terrasson de Fougères, le jeune Keïta,

suivant la tradition africaine, est éduqué par son oncle Tièmoko, un homme instruit qui l'initie à la menuiserie dès l'âge de sept ans. De retour d'un voyage au Sénégal, son oncle lui offre en 1935 son premier appareil, un Kodak Brownie 6 x 9 : « C'était le moment le plus important de ma vie », se souvient Keïta. En dépit de premiers portraits ratés qui lui valent quelques ennuis avec ses clients, et malgré la pénurie de matériel en Afrique, Seydou Keïta travaille dès 1939 comme photographe en parallèle de son métier d'ébéniste. Il développe ses clichés chez Pierre Garnier, un professionnel français qui ouvre à Bamako la première enseigne dédiée à la photographie. Autodidacte de formation, Keïta suit toutefois les conseils avisés de son voisin Mountaga Dembélé, ancien assistant photographe dans l'armée française lors de la Seconde Guerre mondiale devenu instituteur et portraitiste ambulancier à son retour du front.

*Sans titre*. 1956-1957, tirage argentique moderne réalisé en 1998 sous la supervision de Seydou Keïta et signé par lui, 120 x 180 cm. Contemporary African Art Collection, Genève. Courtesy Seydou Keïta.

## S'émanciper des représentations coloniales

Le destin de Dembélé rappelle d'ailleurs que la photographie africaine s'est longtemps développée au contact du vieux continent. Introduite par les premiers daguerréotypistes européens dès 1840, la photographie s'installe sur les comptoirs de la Côte-de-l'Or à partir de 1880, avant de pénétrer l'intérieur des terres. Elle se définit comme un instrument privilégié de la colonisation « dans son entreprise d'exploration, de classification et d'exploitation des territoires, des ressources naturelles et des populations à administrer », comme le rappelle Yves Aupetitallot, commissaire de l'exposition. La photographie participe en effet à la construction d'une vision stéréotypée de l'homme africain et de son environnement, qui se diffuse à travers une multitude de cartes postales. À partir de 1930, les pre-

miers studios africains se spécialisent dans le portrait pour répondre aux nouvelles exigences des gouvernements coloniaux, qui veulent doter les populations de papiers d'identité. Pourtant, malgré l'omniprésence des Européens, les Africains ne disposent de presque aucun catalogue ou magazine illustré pour se familiariser avec l'iconographie occidentale. Seydou Keïta participe quant à lui à l'émergence d'une nouvelle photographie africaine désireuse de s'affranchir du regard et des pratiques coloniaux – topographie, ethnologie, anthropométrie, bureaucratie. Alors que l'idée d'émancipation gagne du terrain en Afrique-Occidentale (les indigènes deviennent citoyens français et le travail forcé est interdit en 1946), un renversement s'opère. L'homme noir cesse d'être uniquement considéré comme un objet de curiosité, ou comme « l'échantillon représentatif » d'une catégorie ethnique. Chacun peut se scruter enfin lui-même et s'approprie ce médium hérité des colons. Il affirme son individualité et sa soif de liberté, de modernité, comme en témoignent les



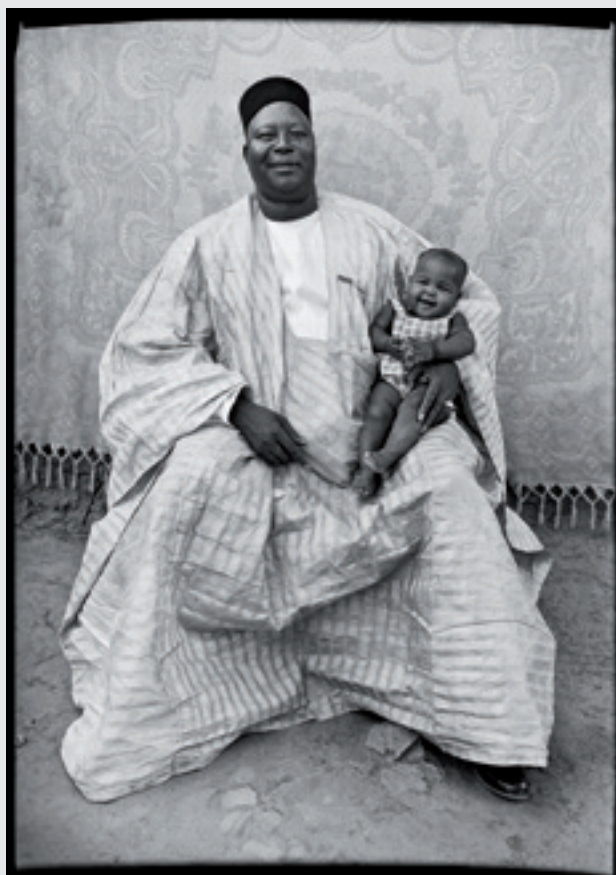
images des *surprises-parties* bamakoises de Malick Sidibé ou d'Abderrahmane Sakaly, photographes cadets de Seydou Keïta.

## La coqueluche de Bamako

En 1948, le portraitiste ouvre son propre studio dans la parcelle familiale, située au cœur du quartier de Bamako Koura, nouveau centre culturel de la ville. Il connaît un succès fulgurant pendant une douzaine d'années. Là, à proximité de la prison centrale, de la cathédrale, ou de la gare reliant le Sénégal et le Niger, les apprentis menuisiers de Keïta jouent les rabatteurs et lui ramènent une clientèle conséquente. Le samedi, jour de marché, on fait la queue devant son studio. Seydou Keïta travaille désormais avec une chambre achetée d'occasion, et utilise des négatifs 13 x 18 qu'il développe par contact, sans agrandisseur. Il propose un forfait de trois tirages par prise de vue, et n'effectue de grands formats (30 x 40 ou 40 x 50 cm) que pour des commandes de clients fortunés. La rareté et le coût du matériel l'incitent d'ailleurs à une grande économie de moyens : il n'effectue qu'une prise de vue par portrait. Dans la cour de la propriété familiale, il privilégie la lumière naturelle, et recouvre les murs d'un simple couvre-lit ou de draps, qui serviront notamment à dater ses photos (fonds à feuilles, à fleurs, arabesques ou rideaux noirs). Enfin, son encadreur, chez qui ont été retrouvés les petits formats d'époque présentés dans l'exposition, colorise parfois les bijoux, les bagues et les ongles des modèles féminins.

## Un idéal de beauté

Seydou Keïta attire majoritairement une jeunesse bamakoise avide de belles images et d'élégance. Dès son arrivée dans le studio, le modèle a la possibilité de consulter les catalogues du photographe pour lui signaler quel type de pose et d'accessoire il souhaite emprunter. Le portrait obéit à un principe de mimésis : on rejoue les attitudes qui nous ont séduits, on arbore les habits et les objets qui sont dans l'air du temps. D'une part, dans une mise en scène minutieuse, Seydou Keïta aide son client à adopter la pose la plus flatteuse qui soit. D'autre



*Sans titre.* 1949-1951, tirage argentique moderne réalisé en 1998 sous la supervision de Seydou Keïta et signé par lui, 180 x 120 cm. Contemporary African Art Collection, Genève. Courtesy Seydou Keïta.

part, il met à sa disposition un ensemble de costumes et d'accessoires pour magnifier son apparence, parmi lesquels une montre, une bicyclette, une vespa ou une voiture, symboles de richesse et d'ascension sociale. Pour le modèle, il s'agit de prendre possession de sa propre image, de la modéliser, et de montrer à son entourage, à qui l'on adresse par voie postale ces portraits, que l'on s'urbanise, que l'on aspire à la modernité. Ainsi, Seydou Keïta explique qu'il n'a eu cesse de valoriser ses clients à chaque séance : « J'étais capable d'embellir quelqu'un. À la fin, la photo était très belle. C'est pour ça que je dis que c'est de l'art. » Les hommes, par exemple, portent des trois-pièces fringants, à l'image de la star Eddie Constantine que l'on admire au cinéma. Les femmes, dans une société islamique qui défend que l'on exhibe les corps, demeurent dans de grands boubous traditionnels que Keïta prend la peine de sculpter et d'harmoniser avec les motifs de ses fonds en tissu. Sous la direction du photographe, elles osent parfois rejouer la pose de l'odalisque, ou revêtent de l'or, alors qu'à l'époque, le port de tout ornement en métal jaune est considéré comme une provocation à l'égard de la France.

*Sans titre.* 21 mai 1954, tirage argentique d'époque, 13 x 18 cm. Courtesy Seydou Keïta.



*Sans titre.* 1956-1957, tirage argentique moderne réalisé en 1998 sous la supervision de Seydou Keïta et signé par lui, 120 x 180 cm. Contemporary African Art Collection, Genève. Courtesy Seydou Keïta.

## Au service du gouvernement malien

En 1960, la carrière de Seydou Keïta se voit bouleversée par l'Indépendance malienne. Sommé de fermer son studio dès 1962, il est nommé photographe officiel du régime socialiste de Modibo Keïta, ancien maire de Bamako. Jusqu'à sa retraite, en 1977, il photographie les visites d'État, et les condamnés judiciaires qui se trouvent à la prison centrale, en face de chez lui. Mais s'il ne reste aucune trace de sa carrière de fonctionnaire, ses portraits de studio, qu'il conserve précieusement dans une malle en métal, vont connaître une gloire internationale inattendue. En 1991, une exposition d'art africain se tient à New York, où apparaissent de manière anonyme quelques photos de Keïta. Le collectionneur suisse Jean Pigozzi, impressionné par la qualité des clichés, charge le marchand d'art André Magnin de retrouver l'auteur de ces images. En parallèle, la photographe

française Françoise Huguier, qui veut fonder un projet promouvant la production africaine, met à l'honneur l'œuvre de Keïta lors des premières Rencontres de Bamako en 1994. S'ensuivent des expositions à la Fondation Cartier de Paris et au musée Guggenheim de New York, ainsi que des campagnes de pub pour Tati et Harper's Bazaar. À sa mort en 2001, Seydou Keïta est désigné « trésor national malien ». C'est notamment par son œuvre, et celle de son compatriote Malick Sidibé, premier Africain à recevoir le Lion d'Or de Venise en 2007, qu'arrive la reconnaissance internationale pour la photographie africaine, et que le monde de l'art connaît un nouvel engouement pour le continent noir après avoir en grande partie ignoré sa production pendant des décennies. ■

*Sans titre.* 1953, tirage argentique moderne réalisé en 1998 sous la supervision de Seydou Keïta et signé par lui, 77 x 60 cm. Contemporary African Art Collection, Genève. Courtesy Seydou Keïta.

